

## Chapitre XVII

### Les éleveurs millionnaires

Après une nuit tranquillement passée par 14615 de longitude, les voyageurs, le 6 janvier, à sept heures du matin, continuèrent à traverser le vaste district. Ils marchaient toujours vers le soleil levant, et les empreintes de leurs pas traçaient sur la plaine une ligne rigoureusement droite. Deux fois, ils coupèrent des traces de squatters qui se dirigeaient vers le nord, et alors ces diverses empreintes se seraient confondues, si le cheval de Glenarvan n'eût laissé sur la poussière la marque de Black-Point, reconnaissable à ses deux trèfles.

La plaine était parfois sillonnée de creeks capricieux, entourés de buis, aux eaux plutôt temporaires que permanentes. Ils prenaient naissance sur les versants des «Buffalos-Ranges», chaîne de médiocres montagnes dont la ligne pittoresque ondulait à l'horizon.

On résolut d'y camper le soir même. Ayrton pressa son attelage, et, après une journée de trente-cinq milles, les boeufs arrivèrent, un peu fatigués. La tente fut dressée sous de grands arbres; la nuit était venue, le souper fut rapidement expédié. On songeait moins à manger qu'à dormir, après une marche pareille.

Paganel, à qui revenait le premier quart, ne se coucha pas, et, sa carabine à l'épaule, il veilla sur le campement, se promenant de

long en large pour mieux résister au sommeil.

Malgré l'absence de la lune, la nuit était presque lumineuse sous l'éclat des constellations australes.

Le savant s'amusa à lire dans ce grand livre du firmament toujours ouvert et si intéressant pour qui sait le comprendre. Le profond silence de la nature endormie n'était interrompu que par le bruit des entraves qui retentissaient aux pieds des chevaux.

Paganel se laissait donc entraîner à ses méditations astronomiques, et il s'occupait plus des choses du ciel que des choses de la terre, quand un son lointain le tira de sa rêverie.

Il prêta une oreille attentive, et, à sa grande stupéfaction, il crut reconnaître les sons d'un piano; quelques accords, largement arpégés, envoyaient jusqu'à lui leur sonorité frémissante.

Il ne pouvait s'y tromper.

«Un piano dans le désert! Se dit Paganel. Voilà ce que je n'admettrai jamais.»

C'était très surprenant, en effet, et Paganel aima mieux croire que quelque étrange oiseau d'Australie imitait les sons d'un Pleyel ou d'un Érard, comme d'autres imitent des bruits d'horloge et de rémouleur.

Mais, en ce moment, une voix purement timbrée s'éleva dans les airs. Le pianiste était doublé d'un chanteur. Paganel écouta sans vouloir se rendre.

Cependant après quelques instants, il fut forcé de reconnaître l'air sublime qui frappait son oreille.

C'était il mio tesoro tanto, du Don Juan.

«Parbleu! Pensa le géographe, si bizarres que soient les oiseaux australiens, et quand ce seraient les perroquets les plus musiciens du monde, ils ne peuvent pas chanter du Mozart!»

Puis il écouta jusqu'au bout cette sublime inspiration du maître. L'effet de cette suave mélodie, portée à travers une nuit limpide, était indescriptible.

Paganel demeura longtemps sous ce charme inexprimable; puis la voix se tut, et tout rentra dans le silence.

Quand Wilson vint relever Paganel, il le trouva plongé dans une rêverie profonde. Paganel ne dit rien au matelot; il se réserva d'instruire Glenarvan, le lendemain, de cette particularité, et il alla se blottir sous la tente.

Le lendemain, toute la troupe était réveillée par des aboiements

inattendus. Glenarvan se leva aussitôt.

Deux magnifiques «pointers», hauts sur pied, admirables spécimens du chien d'arrêt de race anglaise, gambadaient sur la lisière d'un petit bois. À l'approche des voyageurs, ils rentrèrent sous les arbres en redoublant leurs cris.

«Il y a donc une station dans ce désert, dit Glenarvan, et des chasseurs, puisque voilà des chiens de chasse?»

Paganel ouvrait déjà la bouche pour raconter ses impressions de la nuit passée, quand deux jeunes gens apparurent, montant deux chevaux de sang de toute beauté, de véritables «hunters.»

Les deux gentlemen, vêtus d'un élégant costume de chasse, s'arrêtèrent à la vue de la petite troupe campée à la façon bohémienne. Ils semblaient se demander ce que signifiait la présence de gens armés en cet endroit, quand ils aperçurent les voyageuses qui descendaient du chariot. Aussitôt, ils mirent pied à terre, et ils s'avancèrent vers elles, le chapeau à la main.

Lord Glenarvan vint à leur rencontre, et, en sa qualité d'étranger, il déclina ses noms et qualités.

Les jeunes gens s'inclinèrent, et l'un d'eux, le plus âgé, dit: «mylord, ces dames, vos compagnons et vous, voulez-vous nous

faire l'honneur de vous reposer dans notre habitation?

-- Messieurs?... Dit Glenarvan.

-- Michel et Sandy Patterson, propriétaires de Hottam-Station.  
Vous êtes déjà sur les terres de l'établissement et vous n'avez pas un quart de mille à faire.

-- Messieurs, répondit Glenarvan, je ne voudrais pas abuser d'une hospitalité si gracieusement offerte...

-- Mylord, reprit Michel Patterson, en acceptant, vous obligez de pauvres exilés qui seront trop heureux de vous faire les honneurs du désert.»

Glenarvan s'inclina en signe d'acquiescement.

«Monsieur, dit alors Paganel, s'adressant à Michel Patterson, serais-je indiscret en vous demandant si c'est vous qui chantiez hier cet air du divin Mozart?

-- C'est moi, monsieur, répondit le gentleman, et mon cousin Sandy m'accompagnait.

-- Eh bien! Monsieur, reprit Paganel, recevez les sincères compliments d'un français, admirateur passionné de cette musique.»

Paganel tendit la main au jeune gentleman, qui la prit d'un air fort aimable. Puis, Michel Patterson indiqua vers la droite la route à suivre. Les chevaux avaient été laissés aux soins d'Ayrton et des matelots.

Ce fut donc à pied, causant et admirant, que les voyageurs, guidés par les deux jeunes gens, se rendirent à l'habitation d'Hottam-Station.

C'était vraiment un établissement magnifique, tenu avec la sévérité rigoureuse des parcs anglais.

D'immenses prairies, encloses de barrières grises, s'étendaient à perte de vue. Là, paissaient les boeufs par milliers, et les moutons par millions. De nombreux bergers et des chiens plus nombreux encore gardaient cette tumultueuse armée. Aux beuglements et aux bêlements se mêlaient l'abolement des dogues et le claquement strident des stockwhipps.

Vers l'est, le regard s'arrêtait sur une lisière de myalls et de gommiers, que dominait à sept mille cinq cents pieds dans les airs la cime imposante du mont Hottam.

De longues avenues d'arbres verts à feuilles persistantes rayonnaient dans toutes les directions.

Çà et là se massaient d'épais taillis de «grass-trees», arbustes

hauts de dix pieds, semblables au palmier nain, et perdus dans leur chevelure de feuilles étroites et longues. L'air était embaumé du parfum des lauriers-menthes, dont les bouquets de fleurs blanches, alors en pleine floraison, dégageaient les plus fines senteurs aromatiques.

Aux groupes charmants de ces arbres indigènes se mariaient les productions transplantées des climats européens. Le pêcher, le poirier, le pommier, le figuier, l'oranger, le chêne lui-même, furent salués par les hurrahs des voyageurs, et ceux-ci, s'ils ne s'étonnèrent pas trop de marcher à l'ombre des arbres de leur pays, s'émerveillèrent, du moins, à la vue des oiseaux qui voltigeaient entre les branches, les «satin-birds» au plumage soyeux, et les séricules, vêtus mi-partie d'or et de velours noir.

Entre autres, et pour la première fois, il leur fut donné d'admirer le «menure», c'est l'oiseau-lyre, dont l'appendice caudal figure le gracieux instrument d'Orphée. Il fuyait entre les fougères arborescentes, et lorsque sa queue frappait les branches, on s'étonnait presque de ne pas entendre ces harmonieux accords dont s'inspirait Amphion pour rebâtir les murs de Thèbes. Paganel avait envie d'en jouer.

Cependant, lord Glenarvan ne se contentait pas d'admirer les féériques merveilles de cette oasis improvisée dans le désert australien. Il écoutait le récit des jeunes gentlemen. En Angleterre, au milieu de ses campagnes civilisées, le nouvel

arrivant eût tout d'abord appris à son hôte d'où il venait, où il allait. Mais ici, et par une nuance de délicatesse finement observée, Michel et Sandy Patterson crurent devoir se faire connaître des voyageurs auxquels ils offraient l'hospitalité. Ils racontèrent donc leur histoire.

C'était celle de tous ces jeunes anglais, intelligents et industriels, qui ne croient pas que la richesse dispense du travail. Michel et Sandy Patterson étaient fils d'un banquier de Londres. À vingt ans, le chef de leur famille avait dit: «Voici des millions, jeunes gens. Allez dans quelque colonie lointaine; fondez-y un établissement utile; puisez dans le travail la connaissance de la vie. Si vous réussissez, tant mieux. Si vous échouez, peu importe. Nous ne regretterons pas les millions qui vous auront servi à devenir des hommes.» Les deux jeunes gens obéirent. Ils choisirent en Australie la colonie de Victoria pour y semer les bank-notes paternelles, et ils n'eurent pas lieu de s'en repentir. Au bout de trois ans, l'établissement prospérait.

On compte dans les provinces de Victoria, de la Nouvelle Galles du sud et de l'Australie méridionale plus de trois mille stations, les unes dirigées par les squatters qui élèvent le bétail, les autres par les settlers, dont la principale industrie est la culture du sol. Jusqu'à l'arrivée des deux jeunes anglais, l'établissement le plus considérable de ce genre était celui de M Jamieson, qui couvrait cent kilomètres de superficie, avec une bordure de vingt-cinq kilomètres sur le Paroo, l'un des affluents

du Darling.

Maintenant, la station d'Hottam l'emportait en étendue et en affaires. Les deux jeunes gens étaient squatters et settlers tout à la fois. Ils administraient avec une rare habileté, et, ce qui est plus difficile, avec une énergie peu commune, leur immense propriété.

On le voit, cette station se trouvait reportée à une grande distance des principales villes, au milieu des déserts peu fréquentés du Murray. Elle occupait l'espace compris entre 14648 et 147, c'est-à-dire un terrain long et large de cinq lieues, situé entre les Buffalos-Ranges et le mont Hottam. Aux deux angles nord de ce vaste quadrilatère se dressaient à gauche le mont Aberdeen, à droite les sommets du High-Barven. Les eaux belles et sinueuses n'y manquaient pas, grâce aux creeks et affluents de l'Oven'S-River, qui se jette au nord dans le lit du Murray. Aussi, l'élevage du bétail et la culture du sol y réussissaient également. Dix mille acres de terre, admirablement assolés et aménagés, mêlaient les récoltes indigènes aux productions exotiques, tandis que plusieurs millions d'animaux s'engraissaient dans les verdoyants pâturages. Aussi, les produits de Hottam-Station étaient-ils cotés à de hauts cours sur les marchés de Castlemaine et de Melbourne.

Michel et Sandy Patterson achevaient de donner ces détails de leur industrielle existence quand, à l'extrémité d'une avenue de

casuarinas, apparut l'habitation.

C'était une charmante maison de bois et de briques, enfouie sous des bouquets d'émérophilis. Elle avait la forme élégante du chalet, et une véranda à laquelle pendaient des lampes chinoises contournait le long des murs comme un impluvium antique. Devant les fenêtres se déployaient des bannes multicolores qui semblaient être en fleurs. Rien de plus coquet, rien de plus délicieux au regard, mais aussi rien de plus confortable. Sur les pelouses et dans les massifs groupés aux alentours poussaient des candélabres de bronze, qui supportaient d'élégantes lanternes; à la nuit tombante, tout ce parc s'illuminait des blanches lumières du gaz, venu d'un petit gazomètre, caché sous des berceaux de myalls et de fougères arborescentes.

D'ailleurs, on ne voyait ni communs, ni écuries, ni hangars, rien de ce qui indique une exploitation rurale. Toutes ces dépendances, -- un véritable village composé de plus de vingt huttes et maisons, -- étaient situées à un quart de mille, au fond d'une petite vallée. Des fils électriques mettaient en communication instantanée le village et la maison des maîtres. Celle-ci, loin de tout bruit, semblait perdue dans une forêt d'arbres exotiques.

Bientôt, l'avenue des casuarinas fut dépassée. Un petit pont de fer d'une élégance extrême, jeté sur un creek murmurant, donnait accès dans le parc réservé.

Il fut franchi. Un intendant de haute mine vint au-devant des voyageurs; les portes de l'habitation s'ouvrirent, et les hôtes de Hottam-Station pénétrèrent dans les somptueux appartements contenus sous cette enveloppe de briques et de fleurs.

Tout le luxe de la vie artiste et fashionable s'offrit à leurs yeux. Sur l'antichambre, ornée de sujets décoratifs empruntés à l'outillage du turf et de la chasse, s'ouvrait un vaste salon à cinq fenêtres. Là, un piano couvert de partitions anciennes et nouvelles, des chevalets portant des toiles ébauchées, des socles ornés de statues de marbre, quelques tableaux de maîtres flamands accrochés aux murs, de riches tapis, doux au pied comme une herbe épaisse, pans de tapisserie égayés de gracieux épisodes mythologiques, un lustre antique suspendu au plafond, des faïences précieuses, des bibelots de prix et d'un goût parfait, mille riens chers et délicats qu'on s'étonnait de voir dans une habitation australienne, prouvaient une suprême entente des arts et du confort. Tout ce qui pouvait charmer les ennuis d'un exil volontaire, tout ce qui pouvait ramener l'esprit au souvenir des habitudes européennes, meublait ce féerique salon. On se serait cru dans quelque château de France ou d'Angleterre.

Les cinq fenêtres laissaient passer à travers le fin tissu des bannes un jour tamisé et déjà adouci par les pénombres de la véranda. Lady Helena, en s'approchant, fut émerveillée.

L'habitation de ce côté dominait une large vallée qui s'étendait jusqu'au pied des montagnes de l'est. La succession des prairies

et des bois, çà et là de vastes clairières, l'ensemble des collines gracieusement arrondies, le relief de ce sol accidenté, formaient un spectacle supérieur à toute description.

Nulle autre contrée au monde ne pouvait lui être comparée, pas même cette vallée du paradis, si renommée, des frontières norvégiennes du Telemarck.

Ce vaste panorama, découpé par de grandes plaques d'ombre et de lumière, changeait à chaque heure suivant les caprices du soleil. L'imagination ne pouvait rien rêver au delà, et cet aspect enchanteur satisfaisait tous les appétits du regard.

Cependant, sur un ordre de Sandy Patterson, un déjeuner venait d'être improvisé par le maître d'hôtel de la station, et, moins d'un quart d'heure après leur arrivée, les voyageurs s'asseyaient devant une table somptueusement servie. La qualité des mets et des vins était indiscutable; mais ce qui plaisait surtout, au milieu de ces raffinements de l'opulence, c'était la joie des deux jeunes squatters, heureux d'offrir sous leur toit cette splendide hospitalité.

D'ailleurs, ils ne tardèrent pas à connaître le but de l'expédition, et ils prirent un vif intérêt aux recherches de Glenarvan. Ils donnèrent aussi bon espoir aux enfants du capitaine.

«Harry Grant, dit Michel, est évidemment tombé entre les mains des indigènes, puisqu'il n'a pas reparu dans les établissements de la côte. Il connaissait exactement sa position, le document le prouve, et pour n'avoir pas gagné quelque colonie anglaise, il faut qu'à l'instant où il prenait terre il ait été fait prisonnier par les sauvages.

-- C'est précisément ce qui est arrivé à son quartier-maître Ayrton, répondit John Mangles.

-- Mais vous, messieurs, demanda lady Helena, vous n'avez jamais entendu parler de la catastrophe du Britannia?

-- Jamais, madame, répondit Michel.

-- Et quel traitement, suivant vous, a subi le capitaine Grant, prisonnier des australiens?

-- Les australiens ne sont pas cruels, madame, répondit le jeune squatter, et miss Grant peut être rassurée à cet égard. Il y a des exemples fréquents de la douceur de leur caractère, et quelques européens ont vécu longtemps parmi eux, sans avoir jamais eu à se plaindre de leur brutalité.

-- King entre autres, dit Paganel, le seul survivant de l'expédition de Burke.

-- Non seulement ce hardi explorateur, reprit Sandy, mais aussi un soldat anglais, nommé Buckley, qui, s'étant échappé en 1803 sur la côte de Port-Philippe, fut recueilli par les indigènes et vécut trente-trois ans avec eux.

-- Et depuis cette époque, ajouta Michel Patterson, un des derniers numéros de l'Australasian nous apprend qu'un certain Morrill vient d'être rendu à ses compatriotes, après seize ans d'esclavage.

L'histoire du capitaine doit être la sienne, car c'est précisément à la suite du naufrage de la Péruvienne, en 1846, qu'il a été fait prisonnier par les naturels et emmené dans l'intérieur du continent. Ainsi, je crois que vous devez conserver tout espoir.»

Ces paroles causèrent une joie extrême aux auditeurs du jeune squatter. Elles corroboraient les renseignements déjà donnés par Paganel et Ayrton.

Puis, on parla des convicts, lorsque les voyageuses eurent quitté la table. Les squatters connaissaient la catastrophe de Camden-Bridge, mais la présence d'une bande d'évadés ne leur inspirait aucune inquiétude. Ce n'est pas à une station dont le personnel s'élevait à plus de cent hommes, que ces malfaiteurs oseraient s'attaquer. On devait penser, d'ailleurs, qu'ils ne s'aventureraient pas dans ces déserts du Murray, où ils n'avaient que faire, ni du côté des colonies de la Nouvelle Galles, dont les

routes sont très surveillées. Tel était aussi l'avis d'Ayrton.

Lord Glenarvan ne put refuser à ses aimables amphitryons de passer cette journée entière à la station de Hottam. C'étaient douze heures de retard qui devenaient douze heures de repos; les chevaux et les boeufs ne pouvaient que se refaire avantageusement dans les confortables écuries de la station.

Ce fut donc chose convenue, et les deux jeunes gens soumirent à leurs hôtes un programme de la journée qui fut adopté avec empressement.

À midi, sept vigoureux hunters piaffaient aux portes de l'habitation. Un élégant break destiné aux dames, et conduit à grandes guides, permettait à son cocher de montrer son adresse dans les savantes manoeuvres du «four in hand ». Les cavaliers, précédés de piqueurs et armés d'excellents fusils de chasse à système, se mirent en selle et galopèrent aux portières, pendant que la meute des pointers aboyait joyeusement à travers les taillis.

Pendant quatre heures, la cavalcade parcourut les allées et avenues de ce parc grand comme un petit état d'Allemagne. Le Reuss-Schleitz ou la Saxe-Cobourg-Gotha y auraient tenu tout entiers.

Si l'on y rencontrait moins d'habitants, les moutons, en revanche,

foisonnaient. Quant au gibier, une armée de rabatteurs n'en eût pas jeté davantage sous le fusil des chasseurs. Aussi, ce fut bientôt une série de détonations inquiétantes pour les hôtes paisibles des bois et des plaines. Le jeune Robert fit des merveilles à côté du major Mac Nabbs. Ce hardi garçon, malgré les recommandations de sa soeur, était toujours en tête, et le premier au feu.

Mais John Mangles se chargea de veiller sur lui, et Mary Grant se rassura.

Pendant cette battue, on tua certains animaux particuliers au pays, et dont jusqu'alors Paganel ne connaissait que le nom: entre autres, le «wombat» et le «bandicoot.»

Le wombat est un herbivore qui creuse des terriers à la manière des blaireaux; il est gros comme un mouton, et sa chair est excellente.

Le bandicoot est une espèce de marsupiaux, qui en remontrerait au renard d'Europe et lui donnerait des leçons de pillage dans les basses-cours. Cet animal, d'un aspect assez repoussant, long d'un pied et demi, tomba sous les coups de Paganel, qui, par amour-propre de chasseur, le trouva charmant.

«Une adorable bête,» disait-il.

Robert, entre autres pièces importantes, tua fort adroitement un «dasyure viverrin», sorte de petit renard, dont le pelage noir et moucheté de blanc vaut celui de la martre, et un couple d'opossums qui se cachaient dans le feuillage épais des grands arbres.

Mais de tous ces hauts faits, le plus intéressant fut, sans contredit, une chasse au kangaroo. Les chiens, vers quatre heures, firent lever une bande de ces curieux marsupiaux. Les petits rentrèrent précipitamment dans la poche maternelle, et toute la troupe s'échappa en file. Rien de plus étonnant que ces énormes bonds du kangaroo, dont les jambes de derrière, deux fois plus longues que celles de devant, se détendent comme un ressort. En tête de la troupe fuyante décampait un mâle haut de cinq pieds, magnifique spécimen du «*macropus giganteus*, «

Un «vieil homme, «comme disent les bushmen.

Pendant quatre à cinq milles, la chasse fut activement conduite. Les kangaroos ne se lassaient pas, et les chiens, qui redoutent, non sans raison, leur vigoureuse patte armée d'un ongle aigu, ne se souciaient pas de les approcher. Mais enfin, épuisée par sa course, la bande s'arrêta et le «vieil homme «s'appuya contre un tronc d'arbre, prêt à se défendre. Un des pointers, emporté par son élan, alla rouler près de lui. Un instant après, le malheureux chien sautait en l'air, et retombait éventré. Certes, la meute tout entière n'aurait pas eu raison de ces puissants marsupiaux. Il fallait donc en finir à coups de fusil, et les balles seules

pouvaient abattre le gigantesque animal.

En ce moment, Robert faillit être victime de son imprudence. Dans le but d'assurer son coup, il s'approcha si près du kangaroo, que celui-ci s'élança d'un bond.

Robert tomba, un cri retentit. Mary Grant, du haut du break, terrifiée, sans voix, presque sans regards, tendait les mains vers son frère. Aucun chasseur n'osait tirer sur l'animal, car il pouvait aussi frapper l'enfant.

Mais soudain John Mangles, son couteau de chasse ouvert, se précipita sur le kangaroo au risque d'être éventré, et il frappa l'animal au coeur. La bête abattue, Robert se releva sans blessure. Un instant après, il était dans les bras de sa soeur.

«Merci, Monsieur John! Merci! dit Mary Grant, qui tendit la main au jeune capitaine.

-- Je répondais de lui», dit John Mangles, en prenant la main tremblante de la jeune fille.

Cet incident termina la chasse. La bande de marsupiaux s'était dispersée après la mort de son chef, dont les dépouilles furent rapportées à l'habitation. Il était alors six heures du soir. Un dîner magnifique attendait les chasseurs. Entre autres mets, un bouillon de queue de kangaroo, préparé à la mode indigène, fut

le grand succès du repas.

Après les glaces et sorbets du dessert, les convives passèrent au salon. La soirée fut consacrée à la musique. Lady Helena, très bonne pianiste, mit ses talents à la disposition des squatters. Michel et Sandy Patterson chantèrent avec un goût parfait des passages empruntés aux dernières partitions de Gounod, de Victor Massé, de Félicien David, et même de ce génie incompris, Richard Wagner.

À onze heures, le thé fut servi; il était fait avec cette perfection anglaise qu'aucun autre peuple ne peut égaler. Mais Paganel ayant demandé à goûter le thé australien, on lui apporta une liqueur noire comme de l'encre, un litre d'eau dans lequel une demi-livre de thé avait bouilli pendant quatre heures. Paganel, malgré ses grimaces, déclara ce breuvage excellent.

À minuit, les hôtes de la station, conduits à des chambres fraîches et confortables, prolongèrent dans leurs rêves les plaisirs de cette journée.

Le lendemain, dès l'aube, ils prirent congé des deux jeunes squatters. Il y eut force remerciements et promesses de se revoir en Europe, au château de Malcolm. Puis le chariot se mit en marche, tourna la base du mont Hottam, et bientôt l'habitation disparut, comme une vision rapide, aux yeux des voyageurs. Pendant cinq milles encore, ils foulèrent du pied de leurs chevaux le sol

de la station.

À neuf heures seulement, la dernière palissade fut franchie, et la petite troupe s'enfonça à travers les contrées presque inconnues de la province victorienne.